

poudroyantes et des champs de blé baignés de soleil ; on y sent aussi la savoureuse odeur des fruits mûrs et de l'automne fécond. Théocrite semble s'y être portraituré lui-même sous le nom du chevrier Lycidas, "aux yeux rieurs et aux lèvres ironiques." On le voit cheminer allègrement dans la campagne ensoleillée, tenant en main un nouveau bâton d'olivier, tandis que, sous le tremblement de l'air qui brûle "les lézards dorment parmi les ronces, et que les alouettes elles-mêmes se taisent." Sans souci des rayons aveuglants ni du chemin rocailleux, il chante à pleine voix les aventures du pâtre Comatas, qu'on avait emprisonné vivant dans un coffre, et que les abeilles venaient nourrir de leur miel, parce que les lèvres mélodieuses du berger étaient encore odorantes du divin nectar versé par les Muses : "O bienheureux Comatas, tu as goûté cette volupté non pareille et, prisonnier dans le coffre, pendant une année entière, tu t'es nourri du miel d'or offert par les abeilles ! Plût au ciel que je t'eusse connu de ton vivant ! Dans ton voisinage, menant paître mes chèvres sur la montagne, j'aurais entendu ta voix tandis que, couché sous les chênes et les pins, tu modulais doucement les chansons, ô divin Comatas !"

Après m'être réjoui de la musique de ces beaux vers tout résonnants de chants d'oiseaux et tout embaumés de l'odeur chaude de l'été, j'ai voulu les ruminer encore en plein air et, sans souci du soleil qui dardait, je m'en suis allé flâner du côté d'Antony et de Châtenay. En cet heureux pays, aux cultures variées, la campagne a un aspect luxuriant, plantureux, épanoui, qui met le cœur et les yeux en fête. Sur les versants des coteaux, des champs de fraisiers, de cassis et de framboisiers étalent des verdure foncées qu'égaient, çà et là, les ondulations argentées des seigles et le velours cramoisi des trèfles incarnats. Des pépinières de rosiers bordent les chemins, et les roses s'y ouvrent en pleine lumière. L'herbe foisonne sur les talus, et dans le frisson des vertes graminées, la floraison des coquelicots sème des taches éclatantes. Au long des jardins, d'énormes pivots balancent leurs têtes rubicondes ; parmi les vergers, les bigarreaux et les griottes rougissent dans les feuillées. Cette végé-

tation exubérante, sous ce grand soleil souriant, me remettait en mémoire les copieuses descriptions de la fête des Thalysies. Les notes rouges répandues dans la campagne réjouissaient mes yeux. Tout en me remémorant des passages entiers de Théocrite, je me plongeais avec allégresse dans un bain de nature ; je ne me lassais pas de marcher, et les heures se passaient sans que j'en eusse conscience.

Au coucher du soleil, à un détour du chemin gazonneux qui assourdissait le bruit de mes pas, je distinguai dans l'ombre des feuilles une jeune paysanne de vingt ans, une belle fille, bien campée sur ses hanches, au teint brun rosé, aux cheveux châtain ébouriffés et aux yeux luisants. Derrière cette belle fille, il y avait un cerisier dont les fruits mûrs rougissaient au crépuscule ; et, au mitan de ce cerisier, il y avait un grand garçon, à la mine rieuse, perché à chevauchons sur la maîtresse branche et en train de faire la cueillette. M'étant dissimulé derrière une haie, j'entendis la conversation suivante :

— Oh ! que de cerises ! s'écriait la fille en relevant la tête. Ça vous donne soit rien qu'à les voir !

— A votre service, Mélie ! répondait la voix mâle du jeune homme : venez, il y a place pour deux, et vous pourrez en manger à votre contentement.

— Je n'oserais, répliqua-t-elle en aissant sournoisement les yeux... Et puis c'est bien trop haut et vous n'avez pas d'échelle !

— Montez seulement sur le talus, Mélie, vous serez au niveau de la fourche des branches et je vous aiderai à y grimper... Vous verrez comme on est au frais là-haut !

Après s'être fait un peu prier, la belle fille se hissa sur la crête du talus ; le cueilleur de bigarreaux descendit sur la plus basse ramure et, d'un bras robuste, enlaçant la taille souple, aida la demoiselle à poser un pied sur la fourche du cerisier : après quoi, d'un coup vigoureux il l'eleva à bras-le-corps et l'installa près de lui sur la ramure pliante. Quand ils furent côte à côte, la jeune fille commença de picorer de-ci et de-là les cerises qu'elle croquait à belles dents. Le garçon la regardait, affriolé par ces yeux lui-